
ÉLOGE HISTORIQUE

DE

PIERRE-FRANÇOIS PERCY.

PAR M. FLOURENS, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

Lu à la séance publique du 18 novembre 1833.

Pierre-François Percy, membre de l'Institut, inspecteur général du service de santé des armées, professeur à la Faculté de médecine de Paris, commandant de la Légion d'honneur, etc., naquit à Montagny, département de la Haute-Saône, le 28 octobre 1754.

Son père, ancien chirurgien militaire, s'était retiré du service, fort mécontent et bien résolu à détourner son fils de cette carrière. Heureusement pour la chirurgie, et particulièrement pour la chirurgie militaire, la vocation du fils fut plus forte que n'était l'aversion du père.

Le jeune Percy fit ses humanités au collège de Besançon, où il remporta, chaque année, les premiers prix. C'était déjà, dans un âge si tendre, le même esprit d'assiduité, d'ordre; c'était la même passion de bien faire qu'il devait

porter plus tard sur de si grands théâtres, et qui furent en effet l'ame de toute sa vie.

A peine sorti du collège, le jeune Percy se jeta dans l'étude de l'anatomie et de la chirurgie, et avec de tels progrès que, au bout d'une année, ses maîtres se l'associaient déjà sous le titre de *prévôt de salle*, et que, deux ans après, il obtenait le grade de docteur, *presque gratuitement* : sorte de faveur dont la Faculté de médecine de Besançon avait eu le bon esprit de faire une distinction honorable.

Docteur à vingt-un ans, Percy eût été trop jeune pour inspirer à ses malades beaucoup de confiance, et il était trop instruit pour en avoir beaucoup en lui-même ; il s'empessa donc de se rendre à Paris et d'y continuer ses études.

Malheureusement son peu de fortune ne lui permit pas d'y faire un long séjour ; et, bientôt obligé de prendre parti dans la chirurgie militaire, il se vit attaché, en qualité de chirurgien aide-major, à la compagnie écossaise du corps de la gendarmerie en garnison à Lunéville.

Cependant, quelque court qu'il eût été, le séjour de Paris ne fut pas perdu pour Percy. Il y avait entendu de grands maîtres ; il avait été accueilli par Louis ; il avait vu ce point de grandeur qu'un art quelconque n'atteint guère que dans une capitale, et que même l'art de la chirurgie n'avait encore atteint que dans la capitale de France. Cette image de la grandeur d'un art qu'il aimait avec passion ne le quitta plus.

Aussi, rendu à sa garnison de Lunéville, le voyons-nous, plein des souvenirs de Paris, et de ses grands maîtres, et de l'éclat dont y brille la chirurgie, multiplier ses efforts, ses recherches, ses essais, et déjà ne pas séparer, l'un de l'autre, le progrès de l'art et sa dignité.

Un médecin du pays fabriquait et débitait des pilules dites *grains de vie* ; Percy attaque ce médecin et flétrit son charlatanisme.

Une famille respectable, les *Valdajols*, avait trouvé, par d'heureux tâtonnements, un procédé nouveau pour réduire les luxations : Percy étudie ce procédé ; il y démêle ce qui en constitue le mérite propre, et bientôt il enrichit l'art d'un moyen de plus.

Le même corps de cavalerie possédait alors Percy, qui devait être un jour l'honneur de la chirurgie militaire, et Lafosse, qui l'était déjà de l'hippiatrique. Percy profite de l'amitié du célèbre vétérinaire, pour joindre l'étude des maladies des animaux à l'étude des maladies de l'homme : deux études qui, en effet, se lient essentiellement l'une à l'autre, et qui ne sont peut-être, l'une et l'autre, encore si imparfaites que parce qu'on les a toujours tenues séparées.

Nommé, en 1782, chirurgien-major du régiment de Berri, cavalerie, Percy s'occupe aussitôt de la topographie de Béthune, ville où ce régiment était en garnison.

Il fait succéder les unes aux autres des opérations nouvelles, hardies, sur l'*os maxillaire inférieur frappé de nécrose* ; sur la *langue devenue monstrueuse par intumescence* ; sur les *recherches sur les effets du quinquina*, sur les *tumeurs enkistées*, etc. ; et la plupart de ces travaux sont si remarquables, que Louis ne craint pas de proposer, dès ce moment, à l'Académie royale de Chirurgie leur jeune auteur pour correspondant.

Mais cette même Académie de Chirurgie devait bientôt ouvrir à notre jeune savant une carrière plus étendue, et se l'associer, d'une manière plus étroite, par les couronnes nombreuses qu'elle allait avoir à lui décerner.

Tout entière à la réforme d'un art qu'elle a tant illustré, l'Académie de Chirurgie répandait alors parmi tous ceux qui cultivaient cet art l'enthousiasme dont elle était pleine, et qui accompagne toujours les grandes et nobles réformes.

C'était d'ailleurs l'époque où l'esprit français prenait, en tout genre, un certain essor, et cette tournure qu'on a appelée *philosophique*, parce qu'elle a fait pénétrer en effet partout ces deux éléments de toute vraie philosophie, le doute et l'examen.

Le résultat de ce nouvel esprit, porté dans la chirurgie, fut de la dégager d'une foule de préjugés, respectés jusque-là comme des principes; de substituer à des théories obscures, confuses, inintelligibles, des théories qui eurent au moins ce mérite, qui est toujours un mérite fort rare pour les théories, qu'on les entendit; et d'introduire enfin, dans toutes les branches de l'art, ce caractère de simplicité et de clarté qui a long-temps été le caractère particulier de la chirurgie française.

Il y a, pour chaque art, un moment où il semble toucher à son plus haut point; et ce moment est celui où, éclairé pour la première fois par une saine philosophie, on le voit tout à coup changer de face et se renouveler dans toutes ses parties.

L'Académie de Chirurgie a rattaché l'esprit de la chirurgie à l'esprit philosophique de son époque; elle a élevé les idées des chirurgiens; elle a cherché à faire affluer vers la chirurgie un peu de cette force nationale qui, dans le siècle précédent, s'était concentrée sur les beaux-arts, et qui, dans celui-là, semblait se tourner vers les arts utiles; et l'on peut croire que le moment le plus brillant de la chirurgie a été ce mo-

ment même où son Académie répandait sur elle un si vif éclat.

Que l'on juge de l'impression que ce spectacle devait faire sur un jeune homme de la trempe de M. Percy! Aussi, à peine se croit-il sûr de ses forces qu'il s'associe à cet élan général avec toute l'ardeur de son âge.

L'Académie de Chirurgie, après avoir appelé l'attention des observateurs sur les questions les plus élevées, sur la théorie des *lésions de la tête par contre-coup*, sur l'emploi raisonné du *trépan*, sur les *blessures du cerveau*, sur les phénomènes de *la réunion et de la cicatrisation des plaies*; après avoir porté la réforme dans le traitement des *plaies récentes*, où l'on abusait des *sutures*, dans celui des *ulcères*, où l'on abusait des *topiques*, etc., s'occupait, au moment dont nous parlons, à porter la même réforme dans la partie instrumentale de l'art.

Les questions qu'elle proposa, dans cette nouvelle vue, pour les prix des années 1785, 1786, 1787 et 1792, eurent successivement pour objet : *les ciseaux à incision*, *les bistouris*, *les instruments destinés à l'extraction des corps étrangers*, et *les cautères actuels*.

M. Percy concourut pour tous ces prix, et il les remporta tous. L'ordre, la précision, la méthode, la critique sûre, la discussion approfondie qui règnent dans les quatre *Mémoires* dont il enrichit, à cette occasion, la chirurgie, frappèrent, dès leur apparition, tous les bons esprits; et un demi-siècle, qui s'est écoulé depuis ce premier succès, n'a fait que le confirmer et l'accroître.

D'ailleurs, chacun de ces *Mémoires* se distinguait par des qualités qui lui étaient propres. Celui qui traite des *ciseaux*

à *incision*, instruments dont la pratique vulgaire n'avait guère moins abusé que des *sutures* et des *topiques*, était si complet dans son ensemble, si fini dans tous ses détails, que l'Académie de Chirurgie s'empressa de le faire imprimer et de le proposer, je me sers des expressions mêmes de l'Académie, « comme un modèle pour tous les autres sujets de la matière « instrumentale. »

Celui qui traite des *bistouris* commence par des recherches historiques, très-détaillées et très-curieuses, sur l'origine de ces instruments, sur leurs formes successives, et jusque sur leur nom de *bistouri*; et déjà se découvre ici le germe de ce goût pour l'érudition, que M. Percy devait dans la suite porter si loin.

Le Mémoire sur les *instruments propres à extraire les corps étrangers des plaies, et spécialement des plaies faites par les armes à feu*, peut être regardé comme un traité à peu près complet de chirurgie militaire; et aussi est-il devenu depuis long-temps, sous le titre de *Manuel du chirurgien des armées*, le guide de tous ceux qui suivent cette carrière.

Le Mémoire sur les *instruments destinés à brûler ou cautériser les parties* est, sans contredit, le plus important. On commençait à peine à sortir d'une longue ignorance sur *l'emploi du feu*. A la vérité, l'Académie de Chirurgie avait déjà fait, quelques années auparavant, une première tentative pour restituer à l'art une ressource aussi énergique; mais cette tentative n'avait eu que peu de succès. A la vérité encore, les anciens avaient beaucoup employé le feu; mais, d'une part, ils avaient porté cet emploi jusqu'à l'abus; et, de l'autre, ils l'avaient entouré d'une foule de préjugés, selon leur usage.

M. Percy commence par débarrasser la *pyrotechnie chirur-*

gicale de tous ces préjugés. Il fait voir que cet art de l'*application du feu* a ses principes; principes beaucoup plus étendus, et même dans quelques cas, comme dans celui des *hémorragies* par exemple, beaucoup plus délicats qu'on ne le pensait. En un mot, il réforme, il renouvelle tout cet art, il le crée, pour ainsi dire; et, du moins, est-ce bien à lui que remonte la gloire d'en avoir définitivement enrichi la chirurgie moderne.

C'est surtout dans ce Mémoire sur la *pyrotechnie chirurgicale* que paraît nettement le caractère particulier de l'esprit de M. Percy; esprit de sagacité et de justesse qui lui fait découvrir presque aussi sûrement, dans le sujet qu'il examine, le point à réformer et le point où il faut que la réforme s'arrête; qui, parmi tous ces instruments, pour la plupart si inutilement multipliés, lui fait démêler ceux qui doivent être conservés, simplifier ceux-là même qu'il conserve, et ne les simplifier que précisément ce qu'il faut pour que, selon les expressions d'un écrivain célèbre, « la simplicité de l'instrument ne nuise pas à la simplicité de l'opération. »

On voit avec quel succès et par quels travaux M. Percy venait de s'associer au mouvement donné par l'Académie de Chirurgie; ces travaux n'avaient pourtant pas suffi à son ardeur. Tont en concourant pour les prix qu'il avait remportés à cette Académie, il avait trouvé le temps de concourir encore pour plusieurs questions proposées, soit par la Société royale de Médecine, soit par plusieurs autres Sociétés savantes; et il avait été couronné presque autant de fois qu'il avait concouru.

Un de ses biographes a dit qu'il *semblait avoir un droit*

acquis à ce genre de récompenses (1). Il obtint en effet jusqu'à seize couronnes académiques; et, pour ranimer un peu l'émulation générale que des succès aussi soutenus menaçaient d'éteindre, on fut obligé de l'inviter à ne plus concourir. Je trouve la preuve de ce dernier fait, c'est-à-dire de cette manière assez singulière de traiter le mérite d'un concurrent, dans un des Mémoires inédits de M. Percy, et je l'y trouve en des termes qui me paraissent si honorables pour lui, que je me fais un devoir de les reproduire :

« Quoique exclu de la carrière par des succès qui pourraient décourager l'émulation, s'ils étaient trop multipliés, je n'en suis pas devenu pour cela, dit M. Percy, indifférent au sort des questions que propose l'Académie. C'est ainsi, ajoute-t-il, que devraient penser les chirurgiens jaloux de la gloire et des progrès de l'art. Si, attentifs au sujet proclamé pour le prix de chaque année, ils prenaient, quoique placés hors de la lutte, une part active à la discussion, s'ils communiquaient les recherches et les expériences qu'ils ont pu faire, autant dans la vue de s'instruire que pour payer à la chirurgie un tribut annuel d'efforts et de talents, tous ces accessoires, réunis au Mémoire couronné, en compléteraient utilement la doctrine et achèveraient d'en épuiser le fond et la matière. » Ces paroles relèvent encore les succès de M. Percy; on voit que ce qui le touchait dans ces succès, c'était moins le succès lui-même que le progrès de la chirurgie.

(1) M. le baron Silvestre : *Éloge de Percy*, prononcé devant la Société royale d'agriculture.

Le Mémoire d'où je tire cette citation a pour objet la *ligature des gros vaisseaux*. D'autres Mémoires sur les *hydatides*, sur l'*allaitement artificiel*, sur les *aiguilles propres à la réunion des plaies*, sur la *ligature immédiate*, sur le *sommeil et la veille considérés dans les maladies*, etc., tous composés sous l'influence de cette noble inspiration qui dominait toutes les autres inspirations de M. Percy, le progrès de la chirurgie, ou avaient été couronnés, ou avaient mérité doublement de l'être, par le motif même qui les avait écartés des concours.

Mais ce n'était pas seulement par ces importants écrits que M. Percy faisait avancer son art. Nous avons déjà parlé des deux opérations hardies qu'il avait pratiquées sur l'*os maxillaire inférieur* et sur la *langue* : une opération beaucoup plus hardie encore est celle de la *taille en plusieurs temps*, qu'il fit sur un enfant âgé de douze ans.

Ceux qui ont lu, dans l'Éloge de Littre par Fontenelle, l'histoire de cette opération que Fontenelle appelle un *chef-d'œuvre de chirurgie*, et dont il semble craindre de supprimer une merveille, à chaque détail qu'il supprime, se feront à peine une idée de l'opération que j'indique ici, et de toutes les difficultés qu'elle offrit à M. Percy, et de toutes les ressources qu'il trouva dans son esprit ingénieux et fécond pour surmonter ces difficultés.

On voit que, sous tous les rapports, M. Percy marchait à grands pas vers le premier rang dans la chirurgie. Il avait été nommé, dès 1789, chirurgien en chef de la généralité de Flandre et d'Artois; dès 1788, un des associés de l'Académie royale de Chirurgie; et, ce qui devait le flatter bien autrement encore, c'est que Louis, c'est que le secrétaire perpétuel de

cette Académie, lui écrivait ces mots : « Je voudrais bien vous
« laisser ma succession ; je n'ai que vous en vue. »

Quand on songe à ce que fut Louis, à son dévouement pour la chirurgie, à son génie comme observateur, à son talent comme écrivain, à l'influence qu'il exerça et sur son art qui, malgré tant de nobles efforts des Quesnay, des Jean-Louis Petit, des Lapeyronie, n'avait point encore pris son rang dans l'opinion publique, et sur cette opinion publique elle-même, à qui il apprit enfin à respecter cet art comme il méritait de l'être ; quand on songe ensuite à ce qu'était celui à qui Louis écrivait ainsi, à son ardeur pour les progrès de la chirurgie, aux progrès qu'il lui avait déjà fait faire lui-même, au mérite de son style, à son érudition déjà si vaste, on a beau être frappé de ce que fut Louis, on ne doute point que M. Percy n'eût été digne de lui succéder. Et quelle gloire pour M. Percy qu'on n'en doute pas !

Mais le vœu de Louis ne devait point s'accomplir. D'autres destinées attendaient M. Percy. La révolution française était sur le point d'éclater, et bientôt la France allait avoir à combattre l'Europe entière.

Ici commence une ère nouvelle pour M. Percy. Successivement chirurgien en chef de l'armée du Nord sous le maréchal Luckner, sous le général Kellermann, de l'armée de la Moselle sous le général Jourdan, de l'armée du Rhin sous le général Pichegru, sous le général Moreau, le génie organisateur qu'il avait reçu pour la chirurgie militaire brilla partout.

C'est à cette armée du Rhin même qu'il établit ces corps de *chirurgie mobile* qui, par la rapidité de leurs mouvements, égalaient la rapidité des mouvements de l'armée. Jusque-là,

les *ambulances*, composées d'équipages pesants et toujours placées trop loin du champ de bataille, ne rendaient que des services imparfaits, parce qu'ils n'étaient pas assez prompts. M. Percy refondit le système entier de ces ambulances; à leurs équipages pesants il substitua des chars légers qui, traînés par six chevaux, se portaient partout sur le champ de bataille, pendant la bataille même.

Chacun de ces chars était monté par huit chirurgiens; chacun contenait les instruments, le linge, tous les secours nécessaires pour plusieurs blessés; et, conduits intrépidement sous le feu (car pourquoi la mission de sauver les hommes ne donnerait-elle pas autant de courage que celle de les détruire?), ils obtenaient le respect de l'armée et relevaient le moral du soldat, qui, dédaignant de s'occuper de sa vie, aime que la patrie s'en occupe, et qui, n'ayant de sang que pour elle, mérite bien que la patrie ne néglige rien pour épargner ce sang et le conserver.

On peut juger de l'impression que firent sur l'armée ces nouveaux corps de chirurgie, par la lettre suivante du général Lecourbe au général Moreau :

« Nous devons tous, écrivait Lecourbe, un tribut d'éloges
« aux corps mobiles de chirurgie, à cette institution créée par
« le citoyen Percy, le père et le soutien de la chirurgie militaire.
« Les officiers de santé de ces corps mobiles ont porté des se-
« cours, même sur le champ de bataille; ils se sont tellement
« distingués par leur zèle et leur dévouement, que le soldat
« les vénère, et se console lorsqu'il est blessé, parce qu'il voit
« que les premiers secours lui sont donnés avec une rapidité
« sans exemple. »

La célérité, dans ce genre de secours, est, en effet, la pre-

mière condition à remplir. « Le premier besoin d'un guerrier gravement blessé, dit M. Percy, c'est d'être pansé sans retard. » Que de blessures, que de complications, que d'hémorragies devenues mortelles par le seul retard de quelques heures, de quelques instants ! Par la nouvelle forme qu'il donnait à la chirurgie, M. Percy rapprochait le secours du mal, le chirurgien du blessé, et faisait faire ainsi à la chirurgie militaire un progrès pareil à celui que faisait, en ce moment même, l'art de la guerre.

Un nouvel art marquait, en effet, ces brillantes campagnes des armées françaises. Turenne, le maréchal de Saxe, le roi de Prusse avaient déjà fait voir comment les armées se meuvent et se déploient ; Frédéric surtout, en créant l'artillerie à cheval, avait étonné son siècle par la mobilité des masses, par la rapidité des marches ; enfin, dans les armées françaises dont je parle, cette mobilité, cette rapidité avaient paru atteindre leur dernier terme.

Le mérite de M. Percy est d'avoir un des premiers senti que la réforme la plus pressante à introduire dans la chirurgie militaire était de la rendre *mobile* comme les armées. Je dis *un des premiers* : car, dans cette réforme, comme dans plusieurs de celles qu'il lui restait à tenter encore, il avait déjà pour émule l'illustre compagnon de sa gloire aux armées, M. Larrey, dont on a toujours à craindre de blesser la modestie, quand on parle des progrès, des services, ou de l'héroïsme de la chirurgie militaire (1).

(1) C'est de 1793, et notamment de la bataille sanglante, donnée le 22 juillet de cette année-là même, pour délivrer Mayence, que datent les *ambulances volantes*, créées par M. Larrey.

Cette chirurgie militaire venait donc de faire un grand pas : rendue mobile, elle assurait aux blessés des secours immédiats. Malheureusement, l'efficacité de ces premiers secours se trouvait bientôt compromise par de nouveaux dangers. La rapidité des mouvements de l'armée, ses progrès, ses retraites, renouvelaient à tout moment le besoin de faire avancer, de faire rétrograder les blessés, d'une manière non moins rapide et précipitée. Or, que l'on se figure tout ce qu'avaient alors à souffrir des soldats mutilés, jetés brusquement sur des voitures grossières, soumis à toutes les intempéries des saisons, en proie aux privations de tout genre.

Une inspiration sublime s'empare de M. Percy. « Tout hôpital militaire doit être un asile inviolable où la valeur malheureuse sera respectée, secourue, toujours libre; chaque armée restera maîtresse de ses hôpitaux, après avoir perdu le pays qu'elle occupe; chaque militaire guéri sera rendu à son armée sous une escorte qui le protège. » Tels sont les premiers articles d'une convention qu'il présente au général Moreau, et que Moreau s'empresse de proposer au général de l'armée autrichienne. Que de larmes ce projet eût épargnées à l'humanité, si le même enthousiasme qui l'avait inspiré eût pu être chargé de le mettre à exécution !

Une première vue de M. Percy venait de changer la face de la chirurgie militaire; par de nouveaux, par de constants efforts, il allait désormais la faire marcher à grands pas vers une réorganisation entière.

Nommé, en l'an XI, un des six inspecteurs généraux du service de santé des armées, il suivit le vainqueur de l'Égypte et de l'Italie dans toutes ses nouvelles guerres de l'Allemagne,

de la Prusse, de la Pologne, de l'Espagne. Il assista aux immortelles journées d'Austerlitz, d'Iéna, à la bataille sanglante d'Eylau, à la victoire décisive de Friedland; son âge déjà avancé, les fatigues presque incroyables qu'il avait éprouvées, une violente ophthalmie furent à peine capables de l'empêcher d'accompagner nos soldats en Russie. Ce fut la première fois que la grande armée partit sans lui.

Toujours occupé, et occupé avec passion, des progrès de la chirurgie militaire, M. Percy sut faire tourner vers ces progrès tout ce que ces guerres perpétuelles offrirent de merveilleux, et même tout ce qu'elles offrirent d'affreux.

On a vu comment, en imitant les chars de l'artillerie légère, il avait multiplié les secours de la chirurgie. Mais ce n'était pas tout; il fallait encore que ces secours fussent confiés, jusque dans les rangs inférieurs du service, à des mains exercées. « On a besoin, dit M. Percy, d'une certaine « habitude pour remuer un blessé, pour le charger sur un « brancard, et pour le transporter; c'est moins par la force « que par l'adresse qu'on y réussit; et celle-ci ne s'acquiert « que par l'exercice. »

M. Percy voit donc ici une nouvelle lacune de la chirurgie des armées; et il ne l'a pas plutôt vue qu'il la remplit. Il institue des corps réguliers de *soldats infirmiers*, destinés à relever les blessés sur le champ de bataille, à les soigner dans les hospices, à maintenir la salubrité dans les camps, dans les hôpitaux; et comme, dans cette suite de créations, inspirées par l'humanité non moins que par la science, son attention se porte à tout et embrasse tout, il a bientôt reconnu jusqu'aux inconvénients des *brancards* usités alors, et il en imagine aussitôt une nouvelle espèce, plus simple, mieux disposée, et

sur laquelle les blessés se trouvent enfin plus commodément transportés.

Rien n'égale, au reste, les soins dont il entoure ces blessés. Après les avoir pansés lui-même ou fait panser sur le champ de bataille, après les avoir fait relever sous ses yeux, il les accompagne, il veille sur chacun d'eux : les soldats, témoins d'une sollicitude si active, si soutenue, qui ne se dément jamais, paient tant de bienfaits par leur reconnaissance, et l'appellent leur père.

Il les aimait, il les traitait comme des enfants; ses soins appartenait à tous; la qualité, le rang, même un rang supérieur, tout s'effaçait à ses yeux, dès qu'il s'agissait de ses blessés; et ce fut toujours la seule gravité des blessures qui décida de la promptitude de ses secours. Telle était, au surplus, la volonté expresse du chef de la grande armée. Le lendemain de la bataille d'Eylau, un général, gravement blessé et déjà transporté à quelques lieues de distance, fait appeler M. Percy : « Il n'ira point, répond l'empereur; il se « doit à tous et non à un seul. »

Ce fut quelques jours après cette terrible bataille d'Eylau que M. Percy présenta à l'empereur le vaste projet d'une réorganisation complète de la chirurgie militaire.

Cette chirurgie, telle qu'il en avait conçu le système, devait se suffire à elle-même en tout et partout; elle devait avoir son administration propre, ses soldats infirmiers, ses chirurgiens de tout grade, et former un corps tout à fait militaire, à l'instar de l'artillerie et du génie.

M. Percy l'appelait *chirurgie de bataille*; c'était le nom même dont il s'était déjà servi, quelques années aupa-

ravant, dans l'une de ces conversations si fréquentes qu'il eut avec l'empereur sur la chirurgie militaire.

Dans ces conversations, que le *Journal des campagnes* de M. Percy nous a conservées, on voit l'empereur tantôt descendre jusqu'aux plus petits détails, ou plutôt ne trouver aucun détail petit, parler des heures entières de *médicaments*, de *quinquina*, de *camphre*, etc.; tantôt s'élever aux plus grandes vues, poser les limites respectives de *la médecine et de la chirurgie des armées*; et, d'un autre côté, on voit M. Percy profiter de ces conversations pour revenir sans cesse sur ce projet même de *chirurgie de bataille*, dont je parle ici; projet que l'empereur approuvait, qui eût fini par être adopté sans doute, et qui seul pouvait assurer en effet les destinées de la chirurgie militaire, des destinées du moins telles que M. Percy les avait conçues : dignes des bienfaits d'une institution si utile, et de la reconnaissance d'une nation éclairée.

Mais ces grandes pensées d'organisation et de régénération de la chirurgie militaire n'occupaient pas seules M. Percy : parmi tant de progrès, parmi tant d'améliorations dont il a enrichi cette branche de l'art, l'art proprement dit ne lui doit pas moins que l'institution.

La thérapeutique des plaies d'armes à feu, le traitement des plaies contuses de la tête, celui des fractures comminutives des os, les divers cas d'amputation, l'extraction des corps étrangers, l'emploi du séton, celui des ligatures, celui du feu, etc.; toutes ces questions, éclaircies ou résolues, toutes traitées avec une érudition, avec une précision jusque-là sans exemple, ont renouvelé la théorie entière de la

chirurgie des armées; et, réunis à ceux de M. Larrey, les écrits de M. Percy sur ces importantes questions resteront à jamais comme l'un des plus beaux monuments que la science ait élevés à l'humanité; monument digne de la gloire même de nos armées, et l'un des plus imposants, sans contredit, de la chirurgie et de notre siècle.

Au reste, jamais expérience plus vaste ne s'était offerte à une méditation plus active. M. Percy comptait par milliers les amputations qu'il avait faites ou fait faire sous ses yeux. Mais, parmi tant d'opérations, pour la plupart si graves et si compliquées, il en est une que je dois indiquer ici plus particulièrement.

Dans les fractures profondément comminutives de l'extrémité supérieure de l'humérus, la chirurgie ne connaissait encore de ressource que l'amputation du bras. M. Percy ose concevoir l'idée de retrancher l'extrémité seule de l'os, et de conserver ainsi le membre : opération savante, hardie, et qui ouvre à l'art une voie nouvelle.

Tant de services rendus par M. Percy à la chirurgie militaire; tant de progrès qu'elle lui devait; tant de considération, tant d'éclat qu'il avait répandus sur elle; son zèle, sa bienveillance pour ses collaborateurs, ces hommes dont il avait si souvent admiré le dévouement intrépide et éclairé; par-dessus tout peut-être, le caractère de grandeur et de dignité qu'il avait su donner à des fonctions si utiles, si respectables d'ailleurs par leur objet même, expliquent assez et l'impression profonde qu'il avait faite sur son époque, et l'enthousiasme durable qui lui a maintenu le surnom de *père de la chirurgie militaire*.

Entraîné par le récit des travaux continuels de M. Percy pendant vingt-cinq années de guerre, je n'ai point parlé des longues et vives querelles qu'il eut, durant tout ce temps, avec à peu près tous les régimes administratifs qui se succédèrent. Je n'aurais appris, d'ailleurs, rien de bien nouveau en annonçant que, comme tous ceux qui ont voulu porter la réforme dans de grandes institutions, il eut aussi de grandes oppositions à combattre; mais il manquerait un trait à son éloge et à sa vie, si je n'ajoutais que ces querelles n'eurent jamais d'autre objet que la chirurgie militaire, ni d'autre cause que le besoin sans cesse renaissant et d'en faire respecter les droits si souvent méconnus, et d'en faire récompenser les services si souvent payés d'ingratitude.

La postérité, qui marque la vraie place des hommes et des choses; elle qui honore d'une si juste reconnaissance le nom et les bienfaits de M. Percy, ne se souvient plus de ceux qui le tourmentèrent, ni de toutes les misérables contrariétés qu'on lui suscita. Elle a conservé ses *Réponses aux questions du Conseil de santé*, comme un ouvrage d'une expérience consommée; et elle tâche d'oublier que ce Conseil n'avait pas craint de les exiger, à titre d'épreuve, de M. Percy, alors âgé de quarante ans, associé de l'ancienne Académie de Chirurgie, couronné jusqu'à seize fois par différents corps savants, et déjà proclamé *l'honneur de la chirurgie militaire* aux armées du Nord et de la Moselle.

J'ai dit plus haut que l'âge et la santé de M. Percy ne lui permirent pas de suivre nos soldats pendant les campagnes des dernières années de l'Empire. Ce fut vers cette époque qu'il commença à prendre une part active aux travaux de

l'Institut. Il en avait été nommé membre en 1807, étant, au moment même de son élection, à cette armée de Pologne qui, par la victoire de Friedland, conquit pour un moment à la France la paix de Tilsitt; paix tout à la fois si courte et si mémorable.

Une fois assis parmi vous, il enrichit bientôt vos séances par de nombreux Mémoires : sur le *préjugé qui fait regarder comme mortelles les blessures aux aines*, sur la *lueur phosphorescente de certaines plaies*, sur la *réunion des parties profondément divisées*, etc. Il enrichissait en même temps le *Dictionnaire des Sciences médicales* de nombreux articles sur presque tous les points de la chirurgie militaire; il savait trouver encore du loisir pour ses recherches d'érudition : sur les *vases réfrigérants des Espagnols*; sur les *autels et les tombeaux des anciens peuples*; sur Copernic; sur Anuce Foës, célèbre traducteur d'Hippocrate, etc.

Je distingue, parmi ces divers écrits, fruits de sa plume savante et féconde, l'*Éloge historique de Sabatier*; éloge qui montre ce qu'eût été M. Percy, devenu, selon le vœu de Louis, l'historien de l'Académie de Chirurgie.

On voit que l'activité de M. Percy le suivait partout, dans sa vie littéraire et scientifique, comme dans sa vie des camps et des ambulances; et même toute cette première activité des camps et des ambulances, il devait se la retrouver une fois encore. Je veux parler de cette époque malheureuse où l'on vit, tout à la fois, les armées étrangères occuper la capitale, et jeter, au milieu d'elle, douze mille de leurs blessés dans un état de dénûment affreux. M. Percy n'a pas plutôt appris qu'il y a des blessés et des blessés qui manquent de tout, qu'il est

parmi eux; soutenu par un administrateur éclairé (1), il organise, il régularise, presque en un moment, tous les services, tous les secours que cette masse d'hommes exige; et son dévouement à l'humanité et sa grande expérience ont rarement obtenu des résultats plus rapides et plus étendus.

Vers les dernières années de sa vie, M. Percy avait pris l'habitude de passer une partie de son temps à la campagne; et sa passion de faire du bien aux hommes l'y avait suivi: il y traitait les pauvres; il leur fournissait des médicaments; il se plaisait à les leur préparer lui-même. Dans cette âme noble et élevée, la passion de faire du bien s'était toujours confondue avec la passion de la gloire et de la science; et jamais peut-être n'a-t-on mieux vu que par son exemple, que cet amour de la gloire et de la science n'est encore que l'amour de l'humanité, vu sous une autre face.

M. Percy avait un physique imposant, une taille élevée, une belle figure, une physionomie noble et grave. Il devait à une constitution athlétique et à un fonds de gaieté qui ne l'abandonna jamais, cette santé forte, et presque inaltérable, qui résista si long-temps à toutes les fatigues de la guerre.

Ce ne fut, en effet, et comme je l'ai déjà dit, que vers le temps des dernières guerres de l'Empire que cette santé, d'ailleurs si peu ménagée, commença à s'affaiblir. M. Percy avait éprouvé dès lors les premières atteintes d'une phlegmasie chronique des intestins et d'une hypertrophie du cœur. Tout à coup, cette phlegmasie négligée se rallume avec violence;

(1) M. le comte Chabrol de Volvic, alors préfet de la Seine.

un drastique, pris mal à propos, vient l'accroître encore. Enfin, après les plus cruelles douleurs, M. Percy succombe le 18 février 1825.

Il avait trouvé, dans madame Percy, une compagne dévouée, et le témoin privilégié d'une foule de bienfaits dérobés à la reconnaissance publique. Il n'a point eu d'enfants; mais il a dû à la famille même de madame Percy un neveu, M. Laurent, qui, après s'être montré le digne associé de ses travaux, dans plusieurs écrits qui leur sont communs, s'est montré depuis le digne historien de sa vie et de ses ouvrages.

Sa place à l'Académie a été remplie par M. le baron Dupuytren.

TITRES DES PRINCIPAUX ÉCRITS DE M. PERCY.

Écrits imprimés.

Mémoire sur les ciseaux à incision, couronné par l'Académie royale de Chirurgie, en 1785. Paris, 1785.

Mémoire sur l'extraction des corps étrangers, couronné par l'Académie royale de Chirurgie, en 1787; imprimé plus tard sous le titre de *Manue du chirurgien d'armée* : la seconde édition est de 1830.

Pyrotechnie chirurgicale-pratique, ou l'art d'appliquer le feu en chirurgie, Mémoire couronné par l'Académie royale de Chirurgie, en 1792; imprimé en 1811.

Réponses du citoyen Percy aux questions épuratoires qui lui ont été proposées par la Commission de Santé séante à Paris; Metz, 1795.

Mémoire sur les hydatides utérines et sur le part hydatique (lu à l'une des dernières séances publiques de l'Académie royale de Chirurgie); imprimé en 1811.

Notice sur les autels et les tombeaux des anciens peuples du nord de l'Europe; Paris, 1811.

Mémoire sur des espèces d'amphores, dites tenajas, usitées de tout temps en Espagne; Paris, 1811.

Mémoire sur les vases réfrigérants appelés en Espagne Alcarazas; Bucaros ou Catimploras. Paris (Magasin encyclopédique), 1812.

Mémoire sur l'ancienneté, l'origine et le fondement de la tradition qui a fait regarder comme mortelles les blessures aux aines. Paris, 1812.

Éloge historique de Sabatier. Paris, 1812.

Éloge historique d'Anuce Foës. Paris, 1812.

Mémoire sur cette question : « Les anciens avaient-ils des établissements publics en faveur des indigents, des enfants orphelins ou abandonnés,

« des malades ou des militaires blessés? et, s'ils n'en avaient point, qu'est-ce
« qui en tenait lieu? » par MM. Percy et Willaume; couronné par la
Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Mâcon, en 1812. Paris, 1813.

Despotats ou Brancandiers, par M. Percy (article extrait du Dictionnaire des Sciences médicales, tome VIII). Paris, 1814.

Ajoutez ici un grand nombre d'articles sur presque tous les points, soit de *la chirurgie proprement dite*, soit de *la chirurgie militaire*, articles qui ont été insérés dans les divers tomes de ce même *Dictionnaire des Sciences médicales*, et dont plusieurs lui sont communs avec M. Laurent, auteur de *l'Histoire de sa vie et de ses ouvrages*.

Écrits inédits.

Mémoire sur cette question : « Quelles sont les différentes constructions
« des bistouris, et les raisons de leur variété, suivant les cas particuliers
« où il convient d'en faire usage? de quelles corrections ou perfections ils
« seraient susceptibles, et quelle est la méthode de s'en servir? » couronné
par l'Académie royale de Chirurgie, en 1786.

Bons effets du quinquina contre les bubons vénériens; adressé à la Société royale de Médecine, le 29 février 1780.

Ravages inouïs d'un coryza négligé, 1780.

Topographie de Béthune, 1782.

Observations sur les tumeurs enkystées; adressées à l'Académie royale de Chirurgie, en 1785.

Moyen simple et très-avantageux dans la thérapeutique de la gonorrhée virulente; 1784.

Mémoire sur l'allaitement artificiel des enfants nouveau-nés; couronné par la Société royale de Médecine, le 1^{er} septembre 1789.

Observations sur le gorgeret fistulaire; adressées au Directoire des hôpitaux, en 1789.

Observations sur une opération de taille laborieuse et faite en deux temps; adressées à l'Académie royale de Chirurgie, en 1789.

Mémoire sur cette question, proposée par l'Académie royale de Chirurgie:
« Déterminer la meilleure forme des diverses espèces d'aiguilles propres
« à la réunion des plaies, à la ligature des vaisseaux, etc. » 1790.

*Observations zootomiques et pathologiques, relatives à la ligature des
gros vaisseaux, spécialement dans l'anévrisme.* C'est du préambule de cet
important mémoire que j'ai tiré le passage cité page xl de cet Éloge.

*Mémoire sur la possibilité de réunir un nez, une oreille, ou un doigt, qui
auraient été totalement séparés du corps;* 1815.

Sur le méricisme ou ruminatio humaine; 1818.

Sur la perte du nez et ses réparations; 1819.

Sur la lueur phosphorescente qui se montre dans certaines plaies; 1819.

Notice biographique sur Copernic; 1824.

Je termine cette liste des écrits inédits de M. Percy par le *Journal de
ses Campagnes*, recueil précieux et par la nouveauté des observations
et par l'importance des résultats.

Voyez, du reste, pour tous ces écrits inédits de M. Percy, *l'Histoire*,
déjà citée, *de sa vie et de ses ouvrages*, par M. Laurent, son neveu, un
de ses collaborateurs les plus distingués, et le digne héritier de ses manu-
scrits.

Outre les titres scientifiques et honorifiques déjà indiqués de M. Percy,
il avait été nommé *baron de l'empire* en 1810, et il était membre d'un
grand nombre de sociétés savantes, nationales ou étrangères; il l'était
aussi de plusieurs ordres étrangers, qui tous rappelaient les grands ser-
vices qu'il avait rendus à l'humanité dans tant de pays divers qu'il avait
parcourus avec nos armées.
